Le Haut-Saint-Laurent

De nature et de culture

MRC LE HAUT-ST-LAURENT

CLD DU HAUT-SAINT-LAURENT
Centre local de développement

ASSEMBLÉE NATIONALE
QUÉBEC

Le Haut-Saint-Laurent

Terre culture, terre nature

Richesses patrimoniales exceptionnelles, les sites archéologiques amérindiens et la réserve faunique de la MRC Le Haut-Saint-Laurent réaffirment le lien essentiel entre culture et nature.

par Marie Barrette

La municipalité régionale de comté (MRC) Le Haut-Saint-Laurent est située au sud-ouest du Québec et partage ses frontières avec l'Ontario, les États-Unis et la réserve amérindienne d'Akwesasne. À l'extrême sud-ouest, les municipalités de Saint-Anicet et Dundee possèdent deux attraits patrimoniaux en plein développement: le site archéologique amérindien Droulers et la Réserve nationale de faune du lac Saint-François.

Le site Droulers

Entreprises en 1993 dans le cadre de la révision du schéma d'aménagement, les recherches archéologiques sur le territoire de la MRC se poursuivent depuis. Mais l'intérêt archéologique de la région est reconnu depuis bien plus longtemps.

Au début du XIXe siècle, un colon écossais, Angus McPherson, mettait au jour sur sa terre les premiers vestiges archéologiques amérindiens de Saint-Anicet. Il s'agissait de fragments de céramique, de coquillages et de pointes de flèches découverts en binant son champ de maïs et de pommes de terre. Tout laissait croire que des Amérindiens y avaient déjà élu campement. Il y a environ 25 ans, c'était au tour de M. François Droulers de

Située dans la municipalité de Dundee, la Réserve nationale de faune du lac Saint-François est un lieu de découverte où l'on peut observer plus d'une trentaine de plantes rares et un nombre impressionnant d'oiseaux aquatiques.

Photo : René Derome

faire la découverte d'une herminette en pierre d'origine amérindienne préhistorique sur son terrain de Saint-Anicet.

C'est à partir d'informations issues de la tradition orale et des découvertes plus récentes de M. Droulers que l'actuelle équipe d'archéologues a orienté sa première intervention dans le secteur de Saint-Anicet. La région s'est révélée d'une richesse incomparable avec la découverte de 14 sites archéologiques amérindiens. Le site McDonald constitue le plus ancien établissement amérindien connu au Québec (datation radiocarbone de 1320), tandis que le site Droulers représente le plus important village amérindien en termes de superficie. Les dernières fouilles ont permis de mettre au jour le plus récent espace villageois découvert, soit le site Mailhot-Curran. Tous ces villages sont associés à l'occupation des Iroquois du Saint-Laurent pendant la période préhistorique, soit avant 1534. Les autres éléments archéologiques découverts dans la région de Saint-Anicet témoignent d'activités de chasse, de pêche ou agricoles et font partie intégrante du territoire d'exploitation des occupants des villages amérindiens.

Exceptionnellement étendu, le site Droulers couvre un territoire de 12 500 m². Fait inusité, il se situe à plus de 7 km à l'intérieur des terres, perché sur une terrasse qui domine la plaine adjacente. Vers 1450-1500 de notre ère, près de 600 individus y habitaient une dizaine de maisons longues. On retrouve sur le site les vestiges de plusieurs structures d'habitation en bon état de conservation. En quatre ans de fouilles, plus de 150 000 artefacts ont été extraits du sol sur une superficie couvrant à peine 250 m². On estime que le sol de ce site archéologique contiendrait plus de 7 millions d'artefacts.

À la grandeur du gisement, on a mis au jour plusieurs espèces de plantes alimentaires qui entraient dans la diète quotidienne à cette époque. Grains et épis de maïs anciens, fèves, graines de citrouille, prunier américain figurent parmi la plus importante collection de plantes recueillies sur un site archéologique au Québec.

Le sol, exceptionnellement alcalin à cet endroit, permet aussi de retrouver dans un état remarquable de conservation une quantité d'objets en os (perles, harpons à barbelures, pointes de flèche et poinçons divers). Et c'est sans parler des vases en céramique (près de 2000), des fragments de pipes, des restes osseux de mammifère (ours, chevreuil, castor et rat musqué) et de poissons (esturgeon, anguille, barbue, etc.).

Afin de mettre ce lieu en valeur, on est à y reproduire le plus fidèlement possible un ancien village iroquoien. À ce jour, quatre maisons longues ont été construites et une palissade de perches de cèdres entoure le village. Toutes ces constructions ont été réalisées dans le cadre de projets jeunesse de la Direction des ressources humaines du Canada. Le site devrait être ouvert aux groupes scolaires à compter d'août 2000 et au grand public pour la saison touristique 2001. Les visiteurs pourront parcourir le site archéologique et participer aux fouilles avec les archéologues, découvrir le village reconstitué, ses jardins et l'exposition des objets retrouvés sur le site. Les Aventuriers de l'archéologie dans le Haut-Saint-Laurent, un organisme sans but lucratif, assure la mise en valeur du site.

La Réserve nationale de faune

La Réserve nationale de faune du lac Saint-François, située dans la municipalité de Dundee, est délimitée par la route 132, le lac Saint-François, la réserve amérindienne Akwesasne et par la frontière américaine.

En 1971, le Service canadien de la faune (SCF) entreprend d'acquérir pour des fins de protection des terres dans le Broken Front Range (canton de Dundee), dans le comté de Huntingdon. Pour les

Pointes de flèche et fragments de poterie témoignant de la présence des Iroquois vers 1450-1500 ont été trouvés en quantité sur le site archéologique Droulers.

Photo : Michel Gagné

Les Amis de la Réserve

En 1992, la MRC Le Haut-Saint-Laurent proposait à des citoyens de la région de créer un organisme sans but lucratif afin de « faire bénéficier le grand public des richesses contenues dans la Réserve nationale de faune du lac Saint-François ». Les Amis de la Réserve assument depuis cette date la gestion complète des activités sur le site de la Réserve. On peut ainsi faire des randonnées en canot Rabaska, sillonner les sentiers, louer des canots, se sensibiliser à la faune et aux habitats de la Réserve. Pour devenir membre ou obtenir la liste des activités, téléphoner au (450) 370-6954.

Le circuit du paysan

Pour ceux qui veulent découvrir la région, Le Haut-Saint-Laurent propose le Circuit du paysan : quatre excursions d'un jour pour une balade de plus de 400 km au cœur de la campagne. Ces trajets sont tracés sur une carte touristique indiquant les principaux attraits touristiques et agrotouristiques de la région. Une expérience pleine de bon sens. Pour information, faire le 1 800 378-7648.

La troisième édition du Cyclopomme du Haut-Saint-Laurent aura lieu le 27 août 2000. Information : 1 877 264-5411 ou www.cyclopomme.qc.ca.

À Saint-Anicet, quatre maisons longues et une palissade ont été reconstituées sur le site archéologique Droulers pour présenter l'habitat typique des populations amérindiennes.

Photo : Philippe Decloître

gens de la communauté locale, le territoire de 1350 hectares représentait surtout un espace de liberté où le braconnage, la chasse et la pêche allaient de soi.

En 1978, la Réserve est créée afin d'assurer la protection d'habitats humides exceptionnels en raison de leur situation méridionale en bordure du lac Saint-François. La richesse de la Réserve tient d'abord à sa flore et à sa faune. Le 27 mai 1987, la Réserve de la faune du lac Saint-François était reconnue en vertu de la convention internationale Ramsar comme un écosystème d'importance mondiale.

Autrefois, pour éviter l'envahissement des arbustes dans le marais et pouvoir y chasser aisément, les Amérindiens mettaient le feu aux tiges aériennes des plantes herbacées le printemps venu, alors que le niveau de l'eau était élevé. Ils profitaient d'un vent d'ouest pour allumer le feu à l'embouchure de la rivière aux Saumons, rive est. Ainsi « nettoyé », le marais demeurait un lieu de circulation facile favorable à la croissance des herbacées, à la présence des rats musqués et de la sauvagine.

Végétation

La Réserve est comprise dans l'aire climatique de l'érablière à Caryers. On y trouve entre autres espèces l'érable à sucre, les caryers, le hêtre à grandes feuilles, le frêne d'Amérique, la pruche de l'Est, le frêne noir, le rare orme de Thomas, les peupliers et des marécages abritant des mélèzes, des érables rouges, des érables argentés, de l'aulne et des saules.

En plus d'une trentaine de plantes rares, on trouve sur le territoire de la réserve probablement la plus grande population de sumac à vernis (*Toxicodendron vernix*) du Québec. Aussi appelé bois d'enfer (en français) et poison sumac (en anglais), cet arbuste ou petit arbre peut atteindre 6 mètres de hauteur et 10 cm de diamètre. Il pousse dans les bois marécageux comme l'érablière rouge ouverte. On le rencontre généralement avec le saule, le frêne noir, l'érable argenté, l'orme d'Amérique ainsi que le thuya occidental (cèdre). Au Canada, on le trouve seulement dans le sud de l'Ontario et du Québec. Plus toxique que l'herbe à puce, cette plante rare qui croît dans les marécages pourra être observée en toute sécurité en 2000, grâce aux Amis de la Réserve qui ont fait installer une passerelle sur pilotis dans le sentier Piasetski.

Oiseaux-vedettes

Les influences du climat de la plaine de Montréal permettent des associations végétales très favorables à une faune variée et abondante. Les grands espaces de marais et de marécages, les étangs naturels et aménagés, les cours d'eau, le lac et leurs rives accueillent un nombre impressionnant d'oiseaux aquatiques en période de migration, de nidification et de mue.

Au fort de la migration, plusieurs milliers de canards barboteurs s'y arrêtent de quelques jours à quelques semaines. L'oie des neiges, la bernache cravant, le harle huppé, la macreuse brune, le harelde kawapi, l'érismature rousse sont des visiteurs particulièrement intéressants. Les canards pilet, colvert, noir et la bernache du Canada comptent parmi les visiteurs les plus familiers. Nichant à proximité, la grande aigrette s'alimente dans les marais de la Réserve.

Au moins 127 espèces d'oiseaux des quelque 220 observées nichent ou ont déjà niché sur la Réserve. Le petit blongios, la bernache du Canada, le fuligule à tête rouge et le passerin indigo sont parmi les oiseaux nicheurs les plus spectaculaires. Le troglodyte à bec court forme à cet endroit une des colonies les plus importantes du Québec, et son habitat, le marais carex, tout comme l'habitat de nombreuses autres espèces d'oiseaux, doit sa pérennité à la protection assurée par le statut de Réserve dont jouit le site.

On peut également y observer certaines espèces d'oiseaux classées vulnérables, menacées ou en danger de disparition. Ce sont entre autres, l'épervier de Cooper, le dindon sauvage, le râle jaune et le faucon pèlerin.

Mammifères

Chez les petits mammifères, le campagnol à dos roux est de loin l'espèce dominante. La belette à longue queue, l'hermine, le castor, le rat musqué, le vison d'Amérique, le lièvre d'Amérique et une forte population de lapins à queue blanche représentent des mammifères de plus grande taille. On y retrouve aussi une population de cerfs de Virginie, de coyotes et de renards roux.

Fière de son patrimoine archéologique et naturel, la MRC Le Haut-Saint-Laurent met tout en œuvre pour en assurer la protection et la mise en valeur. Ce sont là les richesses sur lesquelles elle entend bien construire son avenir.

Marie Barrette est agente de communication à la MRC Le Haut-Saint-Laurent.

Le Haut-Saint-Laurent

Un pays sous influences

par Hélène Nadeau

Les hameaux et lieux-dits de la région du Haut-Saint-Laurent recèlent de nombreuses richesses architecturales et paysagères, souvent connues uniquement des natifs du canton. Petites fermes, étables et granges, puits, silos en bois ou en pierre, écoles de rang, cimetières familiaux, moulins à farine, clôtures de pierre, ponts sont autant d'éléments modestes qui constituent des repères de l'histoire locale et régionale.

Naissance d'un paysage

En 1729, un vaste territoire de six lieues de front sur six lieues de profondeur, en bordure du fleuve Saint-Laurent à l'ouest de la seigneurie de Châteauguay, est concédé par le roi de France aux frères Charles et Claude Beauharnois de Beaumont; une partie de l'actuel territoire de la MRC Le Haut-Saint-Laurent devient la Seigneurie de Beauharnois. En raison de la lenteur de son développement et de sa mise en valeur, la seigneurie changera de propriétaire à plusieurs reprises: de Charles Beauharnois en 1750 à Michel Chartier de Lotbinière en 1763 à Alexander Ellice en 1795. C'est sous la gouverne du seigneur Ellice qu'on voit apparaître les premières occupations du territoire. On occupe en premier lieu les rives du fleuve et les berges de la rivière Châteauguay qui traverse la région d'est en ouest. Si le patron de colonisation du territoire est classique, en revanche, la région se distingue par la diversité culturelle de ses nouveaux venus. Après la conquête britannique de la Nouvelle-France, le territoire est découpé en cantons et ouvert à la colonisation. L'arrivée d'Écossais et d'Irlandais débute vers 1800, parallèle à l'installation d'émigrés américains qui, à la recherche de terres cultivables, traversent la frontière de l'État de New York pour s'installer au pied de la Covey Hill. Ce peuplement anglophone s'est répandu sur l'ensemble du territoire, sauf le long du littoral du fleuve Saint-Laurent où la colonisation par des habitants canadiens-français avait débuté dès 1789.

Résultat de la rencontre des cultures française, écossaise, irlandaise et américaine, le paysage du Haut-Saint-Laurent exprime l'art multiple d'être au monde. Encore aujourd'hui, les influences poursuivent le dialogue.

L'attrait du bois

Entre les années 1760 et 1830, la coupe forestière a transformé les paysages du Haut-Saint-Laurent. Les grandes étendues de forêts composées de majestueux pins et chênes étaient convoitées par la marine anglaise pour la construction navale. Le hameau abandonné de Godmanchester, situé dans la municipalité

À la fin du XIXe siècle, le village d'Ormstown était reconnu comme un centre de l'industrie de la brique. Ce matériau servait même à la construction des silos.

Photo : Hélène Nadeau

de Saint-Anicet, témoigne de l'activité forestière du début du XIXe siècle. Aussi appelé La Guerre, ce hameau évoque le nom de François Benoît dit LaGuerre qui, au tournant du XIXe siècle, y faisait chantier.

En 1823, l'entrepreneur écossais Alexander McBain et le commerçant Alexander Ogilvie implantent dans le hameau deux magasins généraux. Le village se développe rapidement et devient le centre régional du commerce du bois et de services divers. Au cours des années 1840, à la suite du déclin de l'industrie du bois, le village est abandonné, laissant derrière un ensemble bâti qui évoque cette tranche de l'histoire du Haut-Saint-Laurent. Parmi ces témoins, on retrouve l'ancien manoir McDonald construit en 1837 dans le style néoclassique. On remarque aussi, juchés sur une butte au milieu d'un pâturage, les ruines de l'église Unie La Guerre ainsi que le cimetière, dont les pierres étrangement dispersées au pourtour du bâtiment témoignent de l'origine écossaise des fidèles.

Au fil du temps, l'agriculture et l'exploitation agroforestière ont eu raison de la forêt précoloniale. Dernier témoin à nous être parvenu, le boisé des Muir, dans la municipalité de Hinchinbrooke, constitue la seule forêt précoloniale recensée et protégée. Cette forêt de 11 hectares a survécu parce que la famille Muir, venue d'Écosse, possédait un intérêt peu commun pour la conservation. Les plus vieux arbres ont de 150 à 300 ans. En la désignant Réserve écologique du Boisé-des-Muirs en 1995, le gouvernement du Québec a reconnu le rôle déterminant de cette famille dans la préservation de ce site exceptionnel.

Le paysage architectural

La puissance hydraulique générée par les eaux des rivières Châteauguay, Trout et des Anglais a motivé l'établissement de moulins et, par la suite, la formation de petites agglomérations tels Athelstan, Kensington, Huntingdon, Dewittville, Ormstown, Howick et Saint-Chrysostome. Parmi ces noyaux, Huntingdon et Ormstown ont connu un développement industriel au début du XXe siècle et sont devenus les centres de commerce et de services de la région. À la fin du XIXe siècle, le village d'Ormstown était reconnu comme le centre de l'industrie québécoise de la brique. Entre 1874 et 1925, on comptait sept briqueteries dans ce village.

L'architecture des rues Lambton, Church et Bridge à Ormstown et des rues Châteauguay, King et Prince à Huntingdon évoque l'aisance de ce début de siècle. Bordées d'arbres matures, elles accueillent des maisons d'esprit vernaculaire américain et Four Squares où la brique rouge et le clin de bois dominent. Les toits en pavillon présentent généralement une lucarne en façade et les détails architecturaux témoignent de l'influence anglo-saxonne.

Parmi les nombreux bâtiments du territoire qui présentent un intérêt patrimonial, on note à Ormstown l'ancien poste d'incendie (maintenant l'hôtel de ville), érigé en 1901 dans le style *boom town*. Ce bâtiment se distingue par sa large corniche, son campanile en façade et surtout l'ancienne tour à boyaux qui fait référence à la fonction d'origine de l'édifice. À Huntingdon, on remarque le premier palais de justice qui servait également de bureau d'enregistrement, classé monument historique en 1984. Dessiné par l'architecte montréalais John James Browne, l'édifice de style néo-classique en pierre de taille a été construit en 1859-1860. Il se caractérise par une façade principale tripartite, des fenêtres à guillotine, quatre cheminées d'angle et un lanternon central.

Le pont Turcot

Portant le nom de la famille propriétaire du lot situé sur la rive nord de la rivière, le pont Turcot a été érigé en 1889 pour la colossale somme de 25 000$. Les Turcot avaient obtenu en 1845 la concession pour exploiter un pont à péage (sur chevalets, saisonnier) qui devait fournir aux fermiers du sud-est de la rivière un accès permanent à la ville de Beauharnois.

Tant pour l'histoire de l'agriculture que pour celle de l'ingénierie, le pont Turcot constitue un témoin de premier ordre. C'est l'un des derniers et le deuxième plus ancien de la trentaine de ponts érigés dans le cadre de la politique des ponts métalliques mise de l'avant par le gouvernement d'Honoré Mercier, entre 1887 et 1892. Cette politique s'inscrivait dans un vaste programme pour moderniser l'agriculture, ouvrir des zones inhabitées à la colonisation et développer l'industrie laitière en même temps qu'une agriculture mixte orientée vers les marchés urbains.

Photo : Hélène Nadeau

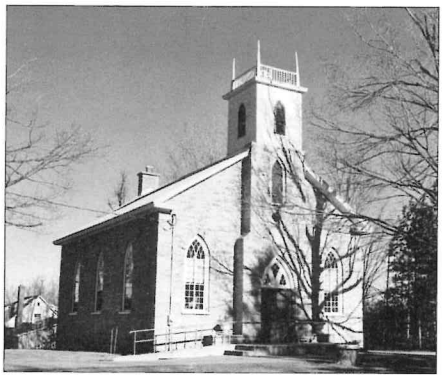
De la trentaine de ponts rivetés d'acier renforcé érigés à cette époque, il n'en reste plus que six, dont trois seulement présentent la silhouette d'arche parabolique rivetée caractéristique du pont Turcot. De plus, de tous les ponts rivetés du Canada qui nous viennent du XIXe siècle, le pont Turcot est celui qui a la plus longue portée.

Il n'existerait aucun autre pont de ce type en Amérique du Nord. Le pont Turcot a été dessiné par l'ingénieur belge Gérard Macquet, qui avait été embauché par les Travaux publics provinciaux pour diriger la construction des ponts métalliques. Fabriqué en Belgique par la Société anonyme internationale de construction et d'entreprises de travaux publics de Braine-le-Compte, le pont avait été envoyé en sections par bateau puis par train, pour être monté et riveté sur place.

Le pont perdra d'ici quelques mois la vocation routière qu'il a assurée de façon fiable depuis 110 ans, le ministère des Transports lui substituant un nouveau pont conforme aux standards modernes. Depuis 1991 et de façon plus intensive depuis un an, le milieu se mobilise pour la sauvegarde de cet ouvrage de génie civil. Mais sa démolition est à craindre si l'on ne trouve pas un nouveau propriétaire et les quelque 250 000$ nécessaires à sa restauration.

Lisette Villemaire est porte-parole des Amis du pont Turcot.

Au XIXe siècle, les colons britanniques ont érigé leurs maisons de ferme en brique, en bois ou en pierre. Elles sont généralement éloignées du chemin et entourées d'arbres matures. La maison à lucarne-pignon domine le paysage architectural. La lucarne-pignon est habituellement percée d'une fenêtre en plein cintre et généreusement décorée de boiseries. La brique est également présente dans la construction des bâtiments de ferme. Elle est utilisée pour la construction du premier étage du bâtiment qui prend appui sur une fondation de pierre.



Dans le hameau de Rockburn, une église presbytérienne construite en 1856.

Photo : Hélène Nadeau

La Covey Hill, frontière culturelle

La Covey Hill constitue le piémont des Adirondacks; elle surplombe la vallée de la Châteauguay à une altitude de 342 mètres. Son nom fait référence à l'Américain Samuel Covey, l'un des premiers à s'y établir. Implantés le long du tracé de la première concession, de la route 202 et du chemin Covey Hill, des hameaux se dispersent régulièrement. Quelques-uns de ces hameaux, tels Herdman, Rockburn, Bridgetown et Franklin, abritent de véritables joyaux architecturaux.

Terre d'accueil d'immigrants irlandais et écossais et de quelques Américains, la région a hérité d'un patrimoine architectural distinctif. Les paysages de la colline traduisent la nature du sol, très rocailleux, qui a motivé l'utilisation de la pierre. Dès la seconde moitié du XIXe siècle, les cultivateurs de cette région ont établi de superbes vergers. Les pierres retirées des champs ont été empilées en murets qui structurent la trame agricole et témoignent d'un long processus de conquête du sol.

Taillée, la pierre a servi de matériau pour la construction des murs des édifices publics, des maisons et des bâtiments agricoles. Parmi les bâtiments de ferme ou d'habitation qui témoignent d'un savoir-faire et de pratiques locales, on note des laiteries en pierre construites au-dessus d'une source d'eau naturelle alimentant un système de canaux qui servait à refroidir le lait. Dans la région de Rockburn et Franklin, on retrouve de petits bâtiments appelés *ash house*. Construits en pierre, ils sont historiquement associés à la production de la potasse et servaient à l'entreposage des cendres domestiques durant la période hivernale. La potasse, obtenue par le lessivage des cendres de bois, était utilisée dans la fabrication de détergents et de savon. À l'époque où l'Angleterre produit à elle seule près de la moitié de tous les tissus de coton vendus dans le monde, il lui faut de grandes quantités de potasse pour nettoyer et blanchir les fibres. Pour les colons, c'était là un commerce lucratif: entre 1810 et 1825, le baril de potasse, qui représente le travail de deux hommes en un mois, se vend entre 35 $ et 60 $.

Le paysage religieux

Églises et cimetières hérités de la colonisation écossaise et irlandaise protestante ponctuent le paysage rural. Les églises protestantes, éparpillées dans le paysage agricole, enrichissent par leur emplacement et leur style architectural le paysage culturel. La région compte 25 églises protestantes. Parmi les plus remarquables, on note l'église anglicane St. Paul (1848) située dans le hameau de Herdman. Toute humble à l'extérieur, elle se révèle une œuvre d'art et métier à l'intérieur. L'église presbytérienne St. Andrew (1904), située dans la ville de Huntingdon, est unique par son style pittoresque romantique. Construite en pierre, elle est abondamment éclairée à l'intérieur grâce à de magnifiques vitraux à motifs géométriques ou qui illustrent de nombreuses scènes liturgiques.

Les cimetières familiaux associés au protestantisme constituent de touchants jardins spirituels. Souvent entourés de murets de pierre, ils sont nombreux le long des routes 202 et de la première concession, dans les municipalités de Hinchinbrooke, Franklin et Havelock. Fait à noter, les cimetières écossais de Dundee sont pour leur part entourés d'immenses pins rappelant les conifères de l'Écosse natale des colons. Par leurs gestes et leur mode de vie, Écossais, Irlandais et Français ont façonné et modelé les paysages du Haut-Saint-Laurent. Ces échanges culturels ont permis l'essor de styles architecturaux variés.

Près du hameau de Bridgetown, sur la route 202, les murets de pierre structurent la trame agricole.

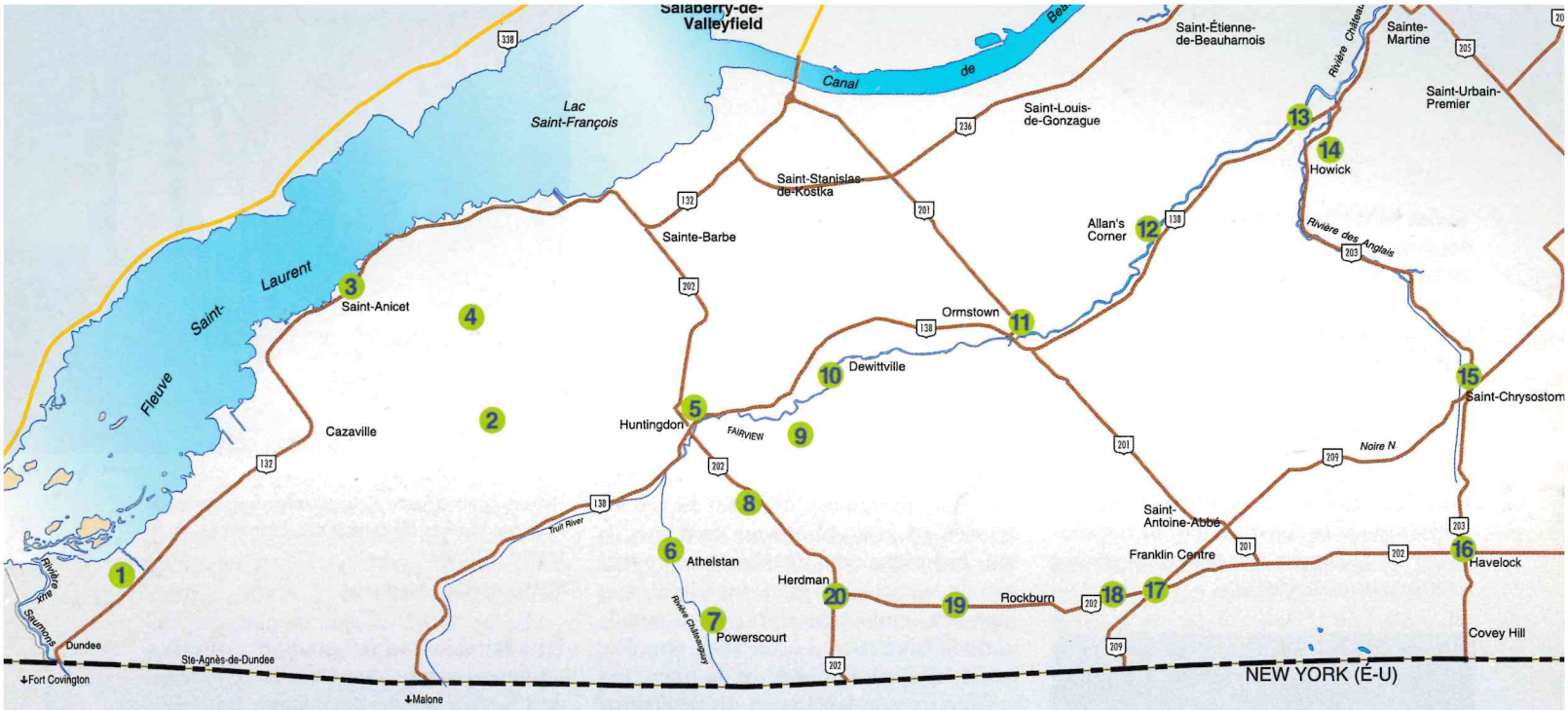
Photo : Hélène Nadeau

Fière de son patrimoine, la MRC Le Haut-Saint-Laurent a adhéré à l'automne 1998 au réseau Villes et villages d'art et de patrimoine. Elle prévoit adopter sa politique culturelle au printemps 2000, un levier important pour la conservation et la mise en valeur des éléments qui participent à la beauté et à la mémoire des paysages.

Hélène Nadeau est animatrice de Villes et villages d'art et de patrimoine pour la MRC Le Haut-Saint-Laurent.

Un alignement de maisons rue Prince à Huntingdon.

Photo : René Derome



1. Réserve nationale de faune du lac Saint-François
2. Site archéologique Droulers
3. Église de Saint-Anicet, parc Jules et Paul-Émile Léger
4. Ancien village LaGuerre
5. Édifice de comté et Bureau de la publicité des droits, église presbytérienne St-Andrew, église anglicane St. John, église Unie de Huntingdon
6. Hameau Athelstan
7. Pont couvert Percy de Powerscourt
8. Grange ronde
9. Réserve écologique du Boisé-des-Muirs
10. Hameau de Dewittville
11. Église St. Paul de Ormstown, église presbytérienne de Ormstown, église anglicane St. James
12. Site de la Bataille de la Châteauguay
13. Pont Turcot, église presbytérienne Georgetown
14. Église Unie de Howick, école modèle de Howick
15. Édifice municipal de Saint-Chrysostome
16. Édifice municipal de Havelock
17. Franklin Centre
18. Hameau de Bridgetown
19. Hameau de Rockburn
20. Hameau de Herdman

Circuit patrimonial MRC Le Haut Saint-Laurent

© Éditions Continuité, 82, Grande Allée Ouest, Québec (Québec) Canada G1R 2G6
Téléphone : (418) 647-4525 • Courriel : continuite@megaquebec.net